



## G A L E R I E   B R E T O N N E

~~~~~

Par

Jean La Bénélais

A l'orée du régionalisme, Anatole Le BRAZ, premier président de l'U.R.B, faisait avec Régis de l'ESTOURBEILLON, qui devait lui succéder, un contraste remarquable. Le Braz, fils de plébéiens, avait une allure de grand monsieur, "Lestourbe" comme nous l'appelions familièrement, authentique marquis, les façons balourdes d'un paysan. Le Braz était venu trop tôt. Le mouvement, à ses débuts, se montrait trop étriqué pour offrir à un homme de son format des possibilités. Sa foi était par ailleurs trop intermittente pour le pousser aux ruptures nécessaires. Au fond, il n'avait pas encore répondu, pour sa part, à la question essentielle : Peut-on conserver quelque chose du génie breton, vaut-il la peine qu'on le conserve ? Le Braz a fait sa vie dans d'autres milieux que les nôtres. Mais il a payé d'un prix élevé sa participation au confort américain. Transfuge, il est resté un insatisfait. Il revenait de temps en temps au mouvement avec l'éclat d'une comète qui reparait cycliquement pour donner son espoir à un ciel sans éclat. C'était un esprit libre et non dépourvu de courage, témoin sa main tendue aux séparatistes lors d'un banquet officiel peu après l'inauguration du monument de l'Union. Charles LE GOFFIC a été à côté de lui un pauvre carriériste qui suivit sans histoire tous les méandres du chemin deuillet qui mène à l'Académie.

L'ESTOURBEILLON fut l'U.R.B, comme notre Saint Père le Pape est l'Eglise. Ce fut sa grandeur et sa petitesse. Il avait en lui une foi naïve qui lui valut les brocards de ceux qui le jugeaient incapable et l'admiration de ceux qui le suivaient. Il n'était pas possible d'aimer la Bretagne plus que lui. Orateur pompier mais émouvant, il amenait les larmes aux yeux de ses auditeurs et versait la bonne part des siennes. C'était un bon vivant, mais sa vision de la Bretagne était exclusivement tragique. Il était pris d'un frisson sacré pour en parler, comme d'ailleurs tous nos vrais patriotes, notamment Jean-Marie FERROT. Il était cousu de contrastes, montrant du cul-terreux gallo la cautèle et l'obstination, du gentilhomme la bienveillance et la largesse. Il n'était ni très instruit ni très intelligent. La langue bretonne

pour lui était du patagon. Mais il ne lâcha pas sa barre de quarante ans. Quand fût fêté son jubilé en 1942, toute la Bretagne militante tira son chapeau au "vieux lutteur", devenu le symbole vivant de la nationalité qui n'abdique pas.

L'U.R.B dût au marquis son atmosphère de famille et son caractère étroitement conservateur. Au cours de son congrès de Saint-Renan, en 1911, l'opposition composée en majeure partie de jeunes bretonnants qui avaient une conception plus celtisante et sans doute plus "républicaine" de l'affaire, se sépara pour fonder la F.R.B avec l'appui de l'Ouest-Eclair, qui, dans ce temps là, n'ayant pas encore amassé des millions, ne dédaignait pas l'appui des bardes pour pénétrer en Basse-Bretagne.

Le premier Grand-Druide, Erwan BERTHOU, était ingénieur à Paris, mais restera dans le souvenir des Bretons comme leur premier poète d'inspiration druidique et un précurseur de la foi celtique. Sa traduction des Triades fait toujours autorité. Sa mort misérable fut le drame des exilés qui reviennent sur le tard au village natal et n'y trouvent que l'incompréhension, surtout quand le franc ayant perdu les trois quarts de sa valeur, la rente viagère ne permet plus de vivre. "Breiz Atao" recueillit de l'argent pour lui venir en aide. "A Paris, disaient-ils sur sa fin le pauvre Berthou désespéré, j'étais en Bretagne !" Cela se passait à Pleubian, Trégor.

François JAFFRENOU prit sa place. A 18 ans il avait été à Morlaix le premier journaliste d'action bretonne. Dans les premières années du siècle il avait animé les étudiants "bretons" de Rennes, qui portaient des braies, vidaient force bolées, et menaçaient littérairement de leur "penn-baz" leurs camarades gallos. Ne nous récrions pas, il faut un commencement à tout. Puis, jusqu'à la première guerre, il fut certainement par son allant, l'abondance de sa plume, ses tournées dans le Pays et Outre-mer, la figure la plus en relief du groupe des bardes. Il fut populaire - mais Dieu me pardonne - peu aimé de ceux qui avaient eu à faire avec lui. Il était comme on dit près de ses sous et ne reculait jamais devant la tentation de commercialiser son enthousiasme. Il était jaloux et facilement venimeux. (Je prends Teutatès à témoin que ce n'est pas une originalité dans notre doux pays). Avec l'aide de son compère Léon LE BERRE, qui mit à sa disposition les colonnes de son journal l'"Union Agricole et Maritime" de Quimperlé, il entreprit en 1925, sous la signature de Carentoir, de "débrider la plaie", c'est à dire de couler par des procédés proches de la diffamation le jeune et pétulant "Breiz Atao", dont les banderilles l'incommodaient. D'où un froid qui se perpétua longtemps entre les-dits jeunes et les deux complices. Il s'empara du Gorsedd, à la mort de Kaledvourc'h (E. Berthou) et s'en fit Grand-Druide aussi sec que s'il se fut agit de faire entrer un fût dans son entrepôt, car il était en effet marchand de vins et spiritueux à Carhaix, la capitale déchue des Osismii. Il n'hésita pas, quelques années plus tard, à mettre sa qualité de barde au service publicitaire du Vicomte de Saisy de Kerampull, un sous-aventurier de la finance, qui ne fut pas long à se croire Jean VI, surtout quand on le lui disait en vers et en chansons, et fit des milliers de gogos entre la Dossen et l'Ellé. Histoire funambulesque, conclue par la foire interceltique de Riec, qu'il faudrait la plume d'un Jacques Riou pour évoquer. "Breiz Atao" s'était soigneusement tenu à l'écart de la "termaji" quoique le vicomte ait promis un jour à O.M, sans que celui-ci lui ait rien demandé, "de

l'argent pour acheter des mitrailleuses". Que dire encore de Taldir ? Il écrivait un breton macaronique et sa science celtique n'eut pas déplu à Malo Corret. Il était autoritaire et insupportable. Mais - pourquoi le nier ? - il était marqué du signe. La dernière fois que je le vis, il y a plus de 15 ans, ce fut à Berrien, à l'enterrement d'un aède paysan, dans un cimetière de l'Arrez, sur une cime battue par le vent, d'où l'on découvrait un océan d'horizons bleus et denses. Il parlait et son breton n'était plus macaronique. C'était la langue simple et rocailleuse qu'il fallait pour toucher ces trois cents terriens qui l'écoutaient et dont avec toutes nos sciences nous aurions été bien incapables. Son masque sculpté dans le chêne noueux avec son étrange découpe asiatique, captait tous les regards. Ses yeux lançaient un feu dur. Il tenait son auditoire dans sa main. Alors il était Le Barde qui délivrait son message et il était crû. Enfin, reconnaissons lui l'honneur d'avoir été haï par le chacal de Montroulez. Cela le met en compagnie d'authentiques héros.

Léon LE BERRE, le bon barde Abalor, était un humaniste. Il y eut des humanistes en basse comme en haute bretonnerie. Mon bisaïeul, tandis qu'il poussait la charrue, faisait réciter son latin au gamin mon aïeul, qui trottait à ses côtés. Je ne dis pas qu'Abalor en fit autant. C'était un bourgeois et un homme d'écritoire. Il se contentait d'adresser aux paysans de son pays des harangues en vieux français, ou à des auditoires stupéfaits telle conférence sur la vache dans la légende celtique. Cela ne l'empêchait pas d'être Cornouaillais jusqu'à la moelle. Il ne pouvait pas raconter une histoire, tout humaniste qu'il fut, sans la truffier de mots Bretons qu'il sentait ~~inévitablement~~ sans doute plus expressifs et sans laisser fuser entre les brèches de sa dentition un rire qui semblait un échappement de vapeur. Ses propos sentaient le cidre comme les vers de Frédéric le Guyader. ~~Et il n'était pas le dernier à~~ entonner le "Bro Goz", soudain rigide et solennel, sur quelques tréteaux de fortune, et d'une voix qui ne renaclait pas devant le solo, hélas ! C'était, comme beaucoup de son temps, un sincère et un rigolo.

On a vite fait de dire que les bardes des deux premiers lustres du siècle, amateurs de chansons, houte-en-train des noces et des fêtes populaires, n'ouvraient que rarement un livre et avaient pour devise : Kargakof. A côté de ces disciples brittoniques de Bacchus, qui n'étaient pas les moins populaires, il en était d'autre moins hauts en couleur mais plus sérieux, comme le modeste Jules GROS, qui avait appris dix langues et parlait couramment gallois et irlandais, l'infatigable André MELLAC, qui fut le Debauvais de "Dihunamb", Pol DIVERRES qui vécut sa foi celtique en s'établissant en Galles, d'où on le voyait revenir inmanquablement tous les étés, impatient de retremper sa moustache de barbet dans un bol de cidre bouché, et tant d'autres ! Certains d'entre eux furent des savants et des apôtres. On doit à ABHERVE l'assiette du mouvement linguistique moderne. Si certains nouveaux ne savent pas qu'il s'agit de François VALLEE, je le leur dis. Il vivait dans sa maison de Saint-Brieuc comme une araignée dans sa toile, entre des piles de livres et de papiers poussiéreux et les criaileries de sa bonne qui le tenait pour un toqué. Il se glissait tout courbé dans son jardin pour tirer à l'arc et il savait partir subrepticement par le train de nuit pour aller figurer au premier rang des congrès de "Breiz Atao". Ses collaborateurs restèrent plus effacés. Emile ERNAULT, qui n'entendait goutte à la politique, s'arrachait les cheveux quand les jeunes devant lui parlaient selon leur cœur. Il se sentait plus en sécurité avec Ivonig PICARD qui venait lui réciter des poèmes adaptant Déroulède en breton. Meven MORDIERN, dans le civil

René LE ROUX, était le préfet de discipline de la maison. Il venait deux fois par semaine de son hermitage de Saint-Hélary pour mettre de l'ordre dans les piles de papier et veiller à orienter dans le sens des réalisations pratiques l'humeur changeante de l'ermite. Dans son appartement du boulevard de la Tour-Maubourg comme dans sa retraite du Goélo, Mordiern fut le bénédictin des études celtiques et le plus obstiné fanatique du combat pour la langue. C'est lui qui a renoué les liens de notre jeune culture avec le vieux celtisme. Il vivait seul dans une maison isolée et triste, vivant du lait de sa chèvre et des bigorneaux qu'il allait tous les matins ramasser sur la côte, lisant et écrivant jusqu'à l'épuisement de ses forces et de ses facultés visuelles, dans un dénuement de trappiste. Une destinée aussi prodigieuse que la sienne, dont l'exclusivisme et l'intensité atteignent les limites du concevable, devrait tenter la plume d'un biographe. Elle révèle, dans le cas de ce Biturige de Vendôme, la puissance d'attraction de la révélation celtique sur ceux qui, une fois, ont bu au filtre.

Georges DOTTIN n'était pas barde, mais doyen de la Faculté des Lettres de Rennes. Il se montra, lui qui était Parisien, plus breton que Joseph LOTH; son prédécesseur, qui était natif du pays Pourlet. L'idée de sauver le breton en en faisant une langue de l'élite est née dans sa tête ronde de Gaulois, exempte de complexes d'infériorité. Il se tenait, bien entendu, écarté du mouvement, mais il était toujours présent derrière tout ce qui était tenté pour la langue et sa signature à elle seule, en bas d'une pétition, avait plus de poids que toutes les autres réunies. Il coprenait les nationalistes bretons et n'aurait jamais consenti à suivre Loth quand celui-ci entra dans la lice au moment du procès de Colmar, pour proclamer publiquement qu'il n'existait pas de nationalité bretonne. Plus nettement que son collègue Le Braz, Dottin était un homme de gauche et un athée. Tous les deux furent sans doute et resteront les plus prenants conférenciers de la matière de Bretagne.

Les silhouettes originales ne manquèrent pas à l'ancien mouvement. Yves LE DIBERDER; l'enfant terrible de l'opposition à la Mater U.R.B. professait dans un ricanement que tous les régionalistes avaient quelque chose en B. Il voulait dire par là qu'ils étaient Boiteux, Borgnes ou Bancals et que s'ils n'étaient ni Bègues ni Bossus, c'est qu'ils étaient Bêtes comme des Boucs. Iwan n'avait pas la notion du respect. Il semblait n'avoir été mis sur terre que pour viliponder le genre humain. Sa vie était partagée entre la joie sauvage de déchirer son prochain à belles dents et la sainte frousse de ramasser les coups de pieds au derrière que lui valaient ses extravagances. Il aurait été, s'il avait voulu, notre premier folkloriste et critique littéraire, car il avait un sens extraordinaire de la littérature orale et chantée ainsi qu'une érudition unique en cette matière. Mais il a toujours préféré passer son temps en inutiles et irritantes polémiques. Je n'ai jamais compris comment Bleimor, c'est à dire Jean Pierre Calloc'h, ou "Callock" comme disait Diberder, pu collaborer avec cet hurluberlu à la direction de leur revue "Brittia" qui resta longtemps un phénomène en Bretagne par son niveau et son ressort. Mais Le Dib était un cas pathologique. Il avait la manie de la persécution et passait son temps à se battre contre des fantômes. Sa bête noire fut, Dieu sait pourquoi, Pierre MOCAER.

Nous aimions bien visiter le conseiller général d'Ques-

sant dans son agréable appartement du Cours d'Ajot. Il nous y recevait avec la nonchalance, la distinction et la gentillesse du gentleman-né. Cela nous paraissait à peine croyable qu'un patriote puisse se maintenir dans ce rôle de grand bourgeois du mouvement, à nous, à qui il manquait toujours quelques sous pour faire un franc. Cela nous flattait de savoir qu'avec lui on pénétrait dans les sphères. Si Mocaer fut un modéré, ce n'est pas que les idées lui faisaient peur, comme à Léon TOULF MONT, avec lequel nous nous disputions comme des chiffonniers parce qu'il s'indignait qu'on touche à la France, mais qui fût touché par la grâce quand les panzers vinrent brouter nos ajoncs. Mocaer, lui, s'enferma dans sa villa de Carantec et répondit par un non poli mais définitif à nos appels du pied. Il était pourtant aussi nihiliste que Nietzsche a prédit qu'on gût l'être à notre époque. On pouvait aller jusqu'au bout avec lui. C'était un homme intelligent. Mais il avait choisi une voie. Ce n'était pas celle du sacrifice, ce n'était pas non plus celle du reniement. Il a été conséquent avec lui-même et toujours fidèle à la Bretagne. Au demeurant, d'homme à homme, il savait reconnaître ses pairs.

Camille LE MERCIER D'ERM fut l'autre bête noire du Morbihannais forcené, pour lequel les hauts-bretons n'étaient que de vulgaires Français qui n'avaient pas à se mêler de la question et à plus forte raison de séparatisme, puisque lui Breton bretonnant, ni Gallo ni Coucou, se flattait d'être Français. Camille ne manquait pas de trouver le raisonnement stupide et il apporta crânement son panache au mouvement. Nous trouvons effectivement aujourd'hui assez française sa première mouture du nationalisme breton, basé sur une argumentation historico-sentimentale. Mais on n'a pas bâti Rennes en un jour, ni même le Palais du Commerce, qui pourtant est bien laid. Il reste que "Breiz Dishual" et le Manifeste de 1911 ont conservé toute leur valeur morale et leurs vaillants protagonistes leur qualité d'ouvriers de route. Par la suite, Camille abandonna sa cape et son chapeau à larges bords, se fit imprimeur comme son ancêtre et laissa croire qu'il s'était essaié. Ce n'était qu'une apparence. Après une fugue dans l'idéologie libertaire qui lui fournit des arguments nouveaux, il se révéla, dans ses recherches historiques, un redoutable adversaire des théories officielles. Encore un fidèle, après tout.

Emile MASSON, qui signait Ewan Gwesnou Brenn, resta peu connu. Il ne cherchait pas les applaudissements et personne ne peut se vanter de l'avoir aperçu sur les planches. Pourtant, quand on était parvenu jusqu'à lui, dans sa tranquille maison de Pontivy, on était pris sous le charme de sa personnalité. Il ressemblait aux portraits de Roger Casement. Il nous a laissé dans "Brug" l'image de son âme ardente et pure. Son mérite ne fut pas mince. Dans un temps où toute notre vie intellectuelle était française, il eut l'estomac de digérer le socialisme international pour en faire un chant de libération nationale bretonne. Il n'était d'ailleurs pas marxiste mais syndicaliste révolutionnaire, et admirateur de Carlyle.

Du côté des prêtres, le début du siècle ne cessa pas d'être riches en conteurs, en poètes rustiques, voire en chansonniers comme cet admirable abbé CONQ, si peu curé, dont les refrains allègres scandaient nos marches. Et comme il faisait bon, quand on était un petit étudiant désargenté, d'être reçu à bras ouverts dans un grand presbytère bien irais, devant un bon ragoût et un verre de cidre pétillant, en débarquant d'un vélo poussiéreux encore brûlant de soleil ! Sans

ces bons recteurs qui parlaient un breton fleuri et nous aimaient comme leurs enfants, sans leurs vicaires surtout qui étaient nos complices, nousaurions pu parcourir comme nous l'avons fait notre patrie, vacances après vacances, avec l'enthousiasme de découvreurs de terres promises ? Mais aucun à l'égal de Yann-Vari PERROT ne nous a aidés à retrouver notre Jérusalem. On hésite à parler de lui tant sa figure déjadedest haute. Il fut au "Eleun Brug" ce que l'Estourbeillon fut à l'Union Régionaliste, le chêne paisible qu'aucune tempête ne peut déraciner. Trop apôtre pour être organisateur, trop sincère pour être manoeuvrier, trop bon pour écarter les incapables, trop humble pour se rebeller, il ne réussit jamais - y songea-t-il seulement ? - à créer ce Zentrum breton, qui aurait pu jouer chez nous le rôle du V.N.V en Flandre ou du parti de l'abbé Haegy en Alsace, et qu'en 1923 l'abbé MADEC, un virtuose, aurait mis sur pied comme deux et deux font quatre, sans le veto de Mgr. Duparc, évêque de Quimper et Léon, second préfet jacobin du Finistère. Qu'il ait été pour nous, déjà avant son martyre, le saint de la Bretagne nationale, cela ne fait aucun doute. Quand nous nous trouvions dans son rayonnement, croyants et incroyants, nous allions d'un même coeur à la masse, aux vêpres, à tout ce qu'il aurait voulu. Il convient d'ailleurs de remarquer qu'il ne nous demandait jamais rien et qu'il accueillait le Révérend Dyfnallt de Caermarthen et sa famille sous son toit comme si la Réforme n'avait jamais eu lieu. Cet homme si aimant, qui pardonnait tout, ne pardonnait pas leur crime à ceux qui tuaient son peuple. Sur ce terrain là il était inflexible et sa parole avait la force des armes. Il nous a légué l'exemple, jamais dépassé, de la fidélité, usque ad mortem, à la patrie celtique. Ce sont des caractères comme le sien, qui au cours des siècles de notre histoire, inaccessibles au découragement et à la peur, ont fait qu'il n'a existé encore une ame bretonne. Il faudrait que je parle de l'abbé SAOUT, qui était lui aussi du bois que les évêques anti-bretons ne plient pas et un de nos amis les plus surs. Sa chambre à la cure de Kerfeunteun vit éclore bien des vocations de jeunes. Recteur à St-Goazec, ou comme Perrot, on l'avait envoyé en pénitence dans la montagne "rouge", il recevait à table ouverte tous les mauvais sujets des neufs évêchés pourvus qu'ils aient un peu d'action bretonne sur la conscience. Ou encore Saig AR GO, vicaire à Douarnenez, qui avait été, avant de prendre la soutane, de la première équipe de Breiz Atao et qui ne l'oubliait pas. Et combien d'autres !

Jean CHOLEAU, entre les mains de qui échoua le timon de la F.R.B, bastion des Bas-Bretons irréductibles, heureux de trouver un gâs de Vitreu pour sauver ce qui en restait, fut le premier en date à penser que la vie bretonne n'était pas exclusivement faite de sônes et de gwerzes, mais aussi de gens qui travaillaient. Tout seul à tisser ses draps à trois lienes de la frontière, c'était pour des raisons commerciales, un grand voyageur. On avait accoutumé d'apercevoir son éternel pardessus mastie dans tous les buffets de gare de la péninsule, où il mangeait souvent sur le pouce, n'étant pas dépensier. Il fut à sa manière un roc, capable de mener de bout en bout un congrès devant des chaises vides, sans se départir de son sourire. Ces chaises vides n'étaient pas mauvais signe : elles annonçaient la relève.

Si l'on jette un regard d'ensemble sur cette période qui va de 1898 à 1914, que par moments entraînés par des associations

de souvenirs nous avons largement dépassée, on est frappé du rôle déterminant joué par la Bretagne d'expression française dans la genèse du réveil national. Théodore BOTREL fut le plus décrié de ceux qui lui durent le plus. Tout le mouvement bardique a reçu de lui son impulsion et bien des poètes bretonnants se contentèrent de mettre plus ou moins adroitement les "Chansons de Chez Nous" en breton. Toute la Bretagne était botrellienne en 1900 comme toute la France était maréchaliste quarante ans plus tard, mais il ne faut pas le dire. D'autres que le gâs de Saint-Méân se dirent fiers d'être bretons avant lui mais ce fut lui qui en fit une chanson et cette chanson a fait le tour du monde. A une époque où la grande masse de notre population avait en core honte de ses origines, c'est lui qui a renversé la vapeur. Ensuite on a fait mieux et plus juste, mais c'est quand même Botrel qui, le premier, a fait battre le coeur des jeunes de Breiz Atao, qui durent ensuite fouiller chez les bouquinistes pour découvrir le Barzaz Breiz. Ce ne fut pas le seul gallo à donner le réveil. Le Braz répétait toujours en parlant de Chateaubriand "Je lui dois tout !" A l'origine de la plupart des efforts d'où est sorti le réveil breton, on trouve des Gallos. L'histoire : le vitréen La Borderie. La tradition juridique : le rennais Planiol. La langue : le briochin Ernault. La poésie : le rennais Tiercelin. La chanson de terroir : le malouin Yann Nibor (qui ouvrit la route à Botrel, fut moins grand que lui mais peut-être plus authentique). L'économie : l'autre vitréen Choleau. La condamnation du régime français : Pitre-Chevalier, du pays de Retz. L'affirmation de l'idée nationale : le rennais Lemerrier d'Ern. La doctrine du nationalisme et le mouvement national moderne : la bande de Gallos de Breiz Atao. Les peintres ont suivi le rennais Méheut et le malouin Le Mordant; les illustrateurs le nantais Jacques Pohier, les architectes le rennais Couasnon, le malouin Hémar et le nantais Coutan; les folkloristes, Sébillot, de Matignon. Plus près de nous, Lainé qui fut un novateur, s'il a une mère léonaise, est né à Nantes et, comme Fouéré, un autre novateur, il est de père dinanais. En face d'eux, les bas-bretons semblent peu nombreux : le sculpteur Quillivic, le dramaturge Le Bayon, le géologue Kerforne, et c'est un peu en marge du mouvement. Ou alors il faut remonter très haut, Gonideg, Kermarker, le Fustec... et nous sortons de notre cadre.

On est frappé aussi de l'importance qu'y ont joué les individus. Ce ne fut pas une époque d'action concertée, comme après Breiz Atao, mais de manifestations individuelles, typiquement XIX<sup>e</sup> siècle. On manque encore de doctrine, on ne s'aventure pas à tracer des plans. Celui qui a une idée se lève et la lance, puis le plus souvent se rasseoit. Les revues apparaissent, servent une douzaine de numéros tout au plus, puis meurent doucement : on n'a plus rien à dire. Une chaîne de messages .... Personne n'évoquait mieux cette époque de notre temps que le tenace guérandais QUILGARS, qui était frappé de l'infirmité congénitale de ne pas pouvoir adhérer à un autre mouvement que celui qu'il constituait à lui seul. Sa "Bretagne Intégrale" suivit pourtant une carrière exceptionnellement longue, entêtée et vacillante, souvent intéressante. En 1924, sans s'assurer ni approbations ni concours, Quilgars grisé par la vague de popularité que Breiz Atao avait soulevé autour de l'idée bretonne, proclama sa décision de présenter des candidats dans toutes les circonscriptions, à l'occasion des élections législatives, ni plus ni moins. Mais ce naïf était un honnête homme et un travailleur.

Parmi les hommes qui ont montré la permanence de nos menhirs et de nos menez, il faut citer au premier rang Loeiz HERRIEU. Ce n'est pas dans un congrès, en ville, qu'il fallait le voir. En dehors de son Ger-goh il était comme un tableau sans son cadre. C'est dans sa petite ferme des environs de Hennebont à celle-là même qui fut "libérée" par le feu avec sa bibliothèque en 1944 - qu'il fallait le surprendre un vendredi à l'heure où toute la famille trempait la galette dans le lait aigre. Il vous avançait un bol, goguenard dans sa barbe, pour voir si vous sortiriez du test à votre avantage, sa belle tête se détachant en sombre sur le rideau clair d'une flambée d'ajoncs. On le voyait alors dans son miracle quotidien, avec sa compagne au doux visage, et ses fils déjà grandets aux yeux, brillant du désir d'être "bien", posant ses doigts encore gris de terre sur une feuille blanche. Er barh labourer ! Ce n'était pas vantardise. Son miracle est d'avoir vécu, au lieu de le proner, un idéal difficile, d'avoir su atteindre à la vraie culture sans cesser d'être un paysan, d'avoir été capable, après avoir arraché des pommes de terre pendant douze heures de ses mains, d'~~avoir~~ écrite des lettres, des articles, des poèmes de ces mêmes mains, à la chandelle; d'avoir semé de front sans valet la culture de ses champs et sans comité la responsabilité du combat pour la langue dans le Bro Erec'h; d'avoir suivi l'idée dans ses développements les plus hardis sans dévier d'une ligne de la tradition. Loeiz n'était pas qu'une belle intelligence, il était brave. Il était noble et bon. C'est incroyable comme il y en a peu dont on peut dire la même chose.

Plus haut, dans le Vro Zu guingampais, Yves LE MOAL, barde Dirnador, fait au nord le pendant de Loeiz Herrieu. Comme lui cultivateur cultivant et directeur de publications, il écrit sans relâche et dans une langue remarquable de celticité, mais il ne rayonne pas comme Loeiz. Avec sa grosse tête frisée sur un petit corps, ses épaisses lunettes, son air effacé, son vêtement noir, il avait l'air d'un répétiteur de collège. Entêté dans un cléricisme étroit, il mettait souvent dans sa région l'idée bretonne en péril et Breiz Atao dut parfois lui donner les écrivains. C'était au demeurant une authentique valeur.

À Tréguier c'est Me Francis EVEN qui portait le drapeau. Ses yeux bleu-pâles de Goëloard brillaient tour à tour de malice et de fêlée gaité ou reflétaient soudain le calme d'un sentiment profond. Avec lui, où que ce soit, on était en Bretagne. Lui aussi a su toujours mener de front ses affaires et sa participation au mouvement. Il en fut un peu, malheureusement pour lui, le ministre des finances. Quand le pauvre homme entendait, devant la porte de son étude, gémir les freins de quelque guimbarde poussive immatriculée GV, il savait ce que cela voulait dire ; il aurait encore une fois à réaliser le miracle de la multiplication des pains. Mais sa femme mettait sans question un rôti en broche et décrochait les clés de la cave. Le plus étonnant est qu'il n'ait jamais donné sa démission, ni tiré prétexte de sa clientèle pour esquiver sa participation aux réunions publiques. On touche avec des hommes comme lui une des grandes vertus bretonnes : le sacrifice réété devenant une règle de vie.

La Haute-Bretagne aussi avait ses piliers. L'un d'eux sur les bords de la Loire était Job LOYANT. De son métier il vendait des filets aux pêcheurs de la côte sud. Nantais pure souche, chez lequel la dégustation du Muscadet était un rite familial, il élevait en breton ses douze enfants, qui manoeuvraient au doigt et à l'oeil. Je dis douze, mais je dois avouer que je n'en ai jamais su le nombre qui variait tous les

ans ou peu s'en faut. Il y avait toujours une assiste et un lit dans sa vaste demeure si pleine de vie, pour le militant de passage et bien des conciliabules eurent lieu sous la tonnelle de son jardin. La première chose qu'il vous montrait, dans son salon, était un grand tableau où l'on voyait un Breton en bragou-bras chasser du geste une Marianne qui s'en allait penaud s'enveloppant de sa houppelande tricolore, le tout sur un fond de lande pour situer la scène. La peinture était aussi abominable qu'éclatante la profession de foi.

L'élite du mouvement d'avant-guerre se rallia donc progressivement au mouvement de Breiz Atao et fit entre les deux générations une liaison intime. Mais il convient de prendre à ses débuts humains ce qui a été le commencement de l'Ère nouvelle.

&  
& &  
&

L'impérissable gloire d'avoir fondé Breiz Atao et d'avoir guidé ses premiers pas avec une clairvoyance sans défaut, revient à quelqu'un qui aujourd'hui a d'autres soucis, au Maître ès symbolisme celtique ésotérique Artonovios, mais qui s'appelait alors, plus simplement Morvan MARCHAL, étudiant préparant l'admission à la section d'architecture de l'École des Beaux-Arts de Rennes. Il fut l'âme d'un petit groupement qui s'était ébauché à Rennes en 1918, avant même que la guerre ait pris fin, et dont Job de ROINCE était le mentor. Soldat d'occupation en Rhénanie en 1918/19, Job participait à de petites "Kneipe" britto-allemandes ultra confidentielles où l'on chantait à l'unisson le Bro Goz Ma Zadou et le Wacht am Rhein. Quand il nous racontait cela l'hiver suivant, sous le manteau de la grande cheminée du manoir du Dourdu en Plougoum, à Marchal et à moi qui étions venus nous concerter avec lui, un frisson passait dans le dos. Nos conversations enfiévrées continuaient dans le tilbury secoué par les rafales du surôit qui nous menait entendre la messe à Kastel. La flèche du Kreizker mugissait dans la tempête comme une sirène de paquebot, tandis que Job, le visage luisant de pluie, libérait la Bretagne avec une autorité qui nous médusait, entre deux "Hue cocotte", par la grâce d'un grand quotidien dont je me trouvais soudain le rédacteur en chef à 19 ans et l'élection triomphale de députés gagnés à nos idées par l'éloquence de Marchal. Nous n'étions plus sur la terre, et le soir, l'écho assourdi dans la salle basse des conversations des graves serviteurs léonards ne nous ramenait pas en France. Yann CAROFF, instituteur libre, était le barde de notre petit groupe? Je crois le revoir quand apparaît sur un écran l'acteur Charles Laughton, à cela près que Caroff était volontiers solennel. Son faciès impressionnant, sa rondeur, sa voix magnifique impressionnait profondément le public populaire. Il aurait fait un réveilleur de campagnes s'il ne s'était pas imaginé, quand il eut écrit un grand machin en vers, que la carrière littéraire lui ouvrirait ses portes. Caroff, sans le savoir, unissait deux époques, celle de "Bretagne est poésie" et celle de "Bretagne est combat" qui fut la nôtre.

Maurice, devenu Morvan Marchal, par un effet du processus infaillible de receltisation de la Haute-Bretagne, demeurait Place de Bretagne au n° 4. Entrez dans la cour de l'immeuble et regardez la dernière fenêtre à droite du dernier étage, c'est là que ça s'est passé. Là était notre Place Beauveau, notre Quai d'Orsay, notre Pavillon de Flore. "Entre, nous disait Morvan, dans le sanctuaire du régionalisme". C'était sa chambre à coucher. Plus tard, quand la police s'en est mêlée, Marchal avait modifié la formule "Entrez, Messieurs, ceci est une maison de verre !" Et c'était vrai. Il était fait pour conspirer comme moi pour être bedeau, mais il aurait fait un beau juriste protestataire. Ce n'était pas l'âme des Lambilly qui ~~woufâta~~ revivait dans le corps du bouillant Vitréen, mais celle des Caradeuc de la Chalotais? Son amour de la vie, sa verve étincelante, sa remarquable intelligence n'avaient pas compté pour peu de chose dans la popularité du jeune mouvement. Marchal était un aimant. S'il avait su se discipliner il aurait fait un grand tribun populaire. Le peuple l'aimait à vue. Mais attiré par la philosophie, il se détacha de l'action, et ne revint au mouvement que par intermittences. Olier Mordrel, dès 1922, prit tout en main. La vérité oblige à dire que c'était un héritage surtout riche d'intentions? Debauvais, qui à cause de son extrême jeunesse, s'était d'abord cantonné dans les travaux de bureau, monta rapidement au premier rang des responsabilités. Si Mordrel fut, comme l'a écrit Méavenn, le phare, Debauvais fut le moteur. Les deux hommes se complétaient miraculeusement au point de n'en faire qu'un seul d'une redoutable efficacité. Pendant de longues années, ils mirent tout en commun, les soucis, les espérances.... et la monnaie. Ce fut une grande nouveauté en Bretagne que cette abdication totale de visée personnelles et d'individualisme et là résida très probablement le secret du succès de B.A. Je dis bien le succès, car ceux qui s'imaginent que nous avons été vaincus oublient une chose. C'est que Breiz Atao en un quart de siècle, a rendu à la vie une nation expirante et vouée à disparaître en quelques années. Même performance au sujet de la langue, qui selon le Professeur Léo Weissgerber, est sans précédent historique.

Pour en revenir à Francis DEBAUVAIS, il consacra sa vie à constituer une organisation d'action et de propagande. Par sa constance dans l'effort le plus ingrat qui soit, en réussissant à faire marcher pendant vingt ans une affaire en permanence déficitaire, par son sang-froid souriant en face des pires catastrophes, par son intelligence aiguë et son goût implacable des faits, par sa profonde humanité et son dévouement à la personne de ses camarades dont il faisait siennes les peines et les difficultés, par ses qualités de diplomate alliées à une fermeté pouvant aller jusqu'à la brutalité, il restera sans doute unique dans nos annales militantes. Son physique de chat de gouttière n'imposait pas; il manquait de lettres et d'imagination créatrice, il écrivait mal, mais il avait la chose la plus rare chez nous et aujourd'hui : le caractère. Sa santé était chancelante, mais pendant des années il n'a pas dormi plus de 3 ou 4 heures. Midi pour lui ou midi, cela n'avait pas d'importance. Il n'a jamais su ce que c'était qu'un dimanche, journée consacrée par définition au travail de direction. Il avait conservé de ses humbles origines un maintien un peu gauche en face des gens en place. Mais celui qu'une critique malveillante qualifiait de pauvre diable, avait à ns tous les cas graves les réactions de la foudre, il devenait dans la lutte un magnifique animal de combat. Il suffit de l'avoir vu museler le Taureau de la Vaucluse sur la tribune électorale de Callac dans une éloquence spectaculaire; chassée de la tribune de Chateaufort

par une assistance déchainée, continuer à parler debout sur une table à l'autre bout de la salle; affrontant à St-Goazec les gourdins des Cameloys du roi parce qu'il avait son mot à dire, et ramenant en riant son front ensanglanté; improvisant dans un breton oratoire au jour historique de Pontivy; s'acharnant encore à dicter un manifeste sur son lit de mort, pour ne pas mettre en doute qu'un feu sacré le visitait et qu'il incarnait à ces moments là l'âme irréductible de la Nation Bretonne.

Il a été le parfait self-made man. Toute sa vie il a étudié, les sciences politiques comme le gallois, l'organisation financière comme le folklore. Il reste l'exemple des résultats que peut atteindre l'obstination. "Remerciez Dieu, me dit un jour quelqu'un qui s'y connaissait, de vous avoir envoyé Debauvais !"

Pourtant, s'il était un rêveur comme nous tous, il n'était pas dupe de ses rêves. Il avait du tempérament mais était intellectuellement froid. Il n'a jamais été attiré par les idées, vis à vis desquelles il aura fini par éprouver un aimable scepticisme. C'est un homme pratique qui pour faire de la musique se sert de l'instrument qui s'offre, avec un éclectisme surprenant. La maturité lui donne une confiance inébranlable en lui-même. Il est persuadé que, tant qu'il restera à la queue de la poêle, l'essentiel sera atteint. Il lutte alors pour le pouvoir. Il n'attache que peu d'importance à la position doctrinale des gens qu'il attire autour de lui et moins encore à la valeur personnelle. L'important est qu'ils soient acquis à sa personne, tout le contraire d'O.M qui élimine impitoyablement les suspects de déviation ou de modérantisme. Il a quelque chose d'un anarchiste. Il ne prenait jamais autant conscience de sa personnalité, lui l'homme des froids calculs, que dans des gestes inconcertés, jaillissant hors de son être sous l'empire d'un sentiment violent. Il ressemblait en cela à Roparz Hémon et à Lainé. C'était un homme d'un réalisme absolu et cette tendance alla s'accroissant avec les années jusqu'à faire complètement oublier le gamin bouillant de son enfance. Mordrel aussi était un réaliste, mais il ne perdait jamais tout à fait l'illusion de pouvoir dominer les événements. Deb, surtout à partir de l'effondrement de sa santé, se résignait aux conditions contraires et ne cherchait plus qu'à s'en accommoder. Il lui arrivait alors de tracer un plan d'autonomie bretonne sagement certifié dans l'unité française qui convint à Yann Fouéré comme un gant, ou bien de reprocher amicalement à O.M d'avoir imprimé son caractère extrémiste au mouvement. "Breiz Atao est mordrellien, disait-il, il aurait pu être différent". Ce qui ne l'empêchait pas, étant à l'agonie en 1943, à un moment où l'écrasement de l'Allemagne ne pouvait plus faire de doutes, de dicter le manifeste le plus compromettant, pour ne pas dire plus, de son existence. Mais il serait injuste d'oublier la part de Louis WEISSE dans la genèse de l'extrémisme breton.

Ce quart de haut-breton, né en Anjou, est un inconnu du public. Cependant, si un ancien écrit un jour ses mémoires, il révèlera peut-être quelle fut l'influence de cet autre "Français" du mouvement dans l'élaboration sentimentale et idéologique du phénomène Breiz Atao. Avant appris seul et dans la perfection le breton pendant ses voyages dans le métro, à Paris, où il était employé à la Ville, et particulièrement chargé des Catacombes, Weisse était un Pancelte fanatique, éprouvant pour tout ce qui était français un dégoût sarcastique. Il parcourait la Bretagne ou l'Irlande à pied pendant ses congés, à raison de quarantekilomètres par jour, du pas infatigable du débus-

queur de loups. On lui doit beaucoup de chose comme la révélation de l'art décoratif irlandais ou l'introduction du bag-pipe, dont nous souffrions l'un après l'autre dans son rez de chaussée de la rue Georges Saché, au grand dam des voisins qui voulaient dormir. On lui doit aussi une certaine dose de cette phobie de la France qui était sa marque et peut-être l'effet de sa dyspepsie. René le Roux l'avait jeté à la porte de chez lui en 1914, quand il lui avait dit souhaiter la victoire allemande. Il a suivi toute sa vie son idée fixe, cherchant à passer inaperçu avec la même application que d'autres brigueraient les bravos, taillant cruellement les vaniteux et les laches. Mais ce n'est pas une raison pour l'oublier.

Un élément constitutif du Breiz Atao naissant fut le groupe des bretonnants? Dans ce temps là aucun gallo de notre âge ne savait le breton. Nous regardions nos camarades bretonnants comme des élus, avec une envie mélangée de respect. Youenn DREZEN, Fanch ELIES qui signait Abéozen, furent les piliers de B.A adolescent, non moins que Jakez RIOU quand il était dans les parages. Poser la question de savoir quelle était l'opinion politique de ces hommes qui, consacrés à la langue, ne faisaient ordinairement pas de politique, est parfaitement oiseuse? Le choix qui a présidé à l'orientation qu'ils ont prise est par lui-même d'une éloquence suffisante. Je me souviens de cette altercation au Congrès Celtique de Kemper en 1924, où Riou tentait de calmer les filles en leur disant ; "I da gousket Merc'hed.", tandis qu'Abéozen qui n'a jamais plaisanté, hurlait : "Bec'h d'ar Challaoued !". Drezen le soir suivant, saisit je ne sais plus quel fransquillon à la gorge, seul contre tout un groupe et imposa la décision. J'imagine que c'est le cas de parler de littérature engagée. Ce sont ces garçons là qui ont imposé la ~~littérature~~ langue unifiée à un mouvement dialectisant et ont ouvert la route à "Gwalarn" et à tout ce qui s'en suit, dans les colonnes mêmes d'un journal qui - on l'a parfois oublié - fut l'organe de la renaissance linguistique et culturelle autant que celui du resorgimento politique.

Grammairiens ou poètes ils ont été de ces fidèles qui passent une bonne partie de leur vie à écrire des adresses dans un bureau braillant, ou à coller des papillons sur les murs à des heures où les gens sensés dorment à poings fermés. Théophile LEMONNIER, qui faisait de la peinture, fut longtemps de ceux-là. Celui qui pourrait dire le nombre de pipes qu'il a fumées dans l'ancre de la rue St-Malo serait bien malin. Il a été aussi, un temps fut, que Dieu me pardonne, membre du Comité Directeur? La force de ses bras était prodigieuse. Il a été précieux en plus d'une circonstance. Quand il s'avancait, les lèvres serrées, blanc comme un linge, le vide se faisait autour de lui. Il est devenu un peintre à expositions et l'on a plus parlé de ce vieux Théo. Kenan KONGAR, à l'état civil François KERVELLA, releva Drezen. Il venait moins souvent au central, mais quand on avait été témoin de la difficulté de son élocution en langue française, on ne pouvait plus douter de lui. Il partit au Gabon comme géologue. On le crut perdu. Il en revint avec une grammaire bretonne de 473 pages !

Maurice DUHAMEL devait, des années 27 à 31 apporter à B.A l'appoint de sa personnalité tranchée. Les services qu'il avait déjà rendu à notre culture sont de ceux qui comptent. On lui doit l'analyse et la définition de la musique celtique et il a laissé derrière lui des compositions de valeur. Converti sur le tard au nationalisme, il fut avant tout un polémiste acéré, de la meilleure école parisienne,

mis au service de la cause bretonne. Il aimait dire qu'il était le seul au journal à écrire en français, ce qui était ma foi assez vrai, mais il savait peu de breton, quoiqu'il ait vécu au Port-Blanc. C'était un homme de gauche, anti-clérical décidé, qui très probablement était passé par la Loge, mais qui était bon diable et à tu-et-à-toi avec les curés bretons. Sa présence au comité directeur pesa dans notre flirt électoral avec les socialo-communistes. Il devait naturellement s'en aller avec la dissidence de gauche en 1931.

A côté des Bretons enracinés, il y a toujours eu l'espèce des Bretons de Paris, qui, semble-t-il, n'est pas près de s'éteindre. De 1919 à 1927, Paris fut un peu le berceau du renouveau breton. Ceux qui s'affligent de voir une pareille concentration de talents armoricains sur les bords de la Seine, ignorent tout ce qui s'est tramé naguère entre le Boulevard des Invalides et les Buttes-Chaumont. Et voici Eugène REGNIER; ce Rennais au profil Henri II, auquel il ne manquait que la fraise pour mettre en valeur le fer de lance de sa barbe argentée. C'était sans réserve un homme à nous, mais il avait son autonomie. Il fut le père et le maître-Jacques du mouvement des cercles celtiques. Il a appris à une génération de jeunes émigrés à épeler leur langue, à connaître les hauts-faits de Jeanne-La Flamme et la noirceur de Du Guesclin. Il a donné le "la" jusqu'à des heures indues aux choeurs naissants qu'il exerçait dans son minuscule salon de la rue des Ecoles, où l'espoir d'une savoureuse collation attirait quelques-uns et le sourire d'une jeune fille quelques-autres.

Il avait commencé par apprendre lui-même avant d'enseigner et il ne comptait sur personne d'autre pour faire ce qui devait être fait. Il composait les programmes et les dessinait; il copiait la musique; il envoyait les circulaires et tenait la caisse. Et il trouvait encore le temps de tirer ses huit heures de ~~xxxxix~~ bureau, de ne pas rater une réunion de B.A., de faire de la propagande et de recueillir des abonnements. Ajoutez à cela qu'il avait une piètre santé et traînait une mauvaise jambe à laquelle il devait faire monter cinq étages. Il possédait jusque dans ses raffinements l'art difficile de diriger les Bretons. Jamais il ne commandait à personne; il avait toujours l'air d'être un des invités et pourtant il était le patron de A jusqu'à Z, parce qu'il accaparait toutes les charges, dans le fond très jaloux de son autorité et de son prestige. Il était aimé. Lui encore fut un pionnier, un de ceux qui, au lieu de se disperser, s'est concentré sur un terrain d'action limité et n'en est jamais sorti. Résultat : des résultats.

Parmi les anciens de Briez Atao, Yann SOHIER occupe une place d'honneur. Il était de la vieille garde, Breton avant tout et l'est resté jusqu'à son dernier souffle. Emotif et violent, plus d'un trait de son caractère le rapprochaient de son inséparable ami ABOZEN. Il était sujet à des hauts et des bas, mais personne n'en est jamais venu à bout. Il a été le cauchemard du directeur de l'Ecole Normale de St-Brieuc avant d'être celui du colonel commandant le régiment de Guingamp et pour finir, celui de ses successifs Inspecteurs d'Académie. Ce fut une des têtes de cochon - ceci dit dans toute la tendresse du terme - les plus coriaces du Massif Armoricaïn. Sans quoi il n'aurait jamais entrepris ce travail d'Hercule qui consistait à gagner à l'idée bretonne les milieux primai-

res, dont la raison d'être avait été jusque là précisément d'extirper la langue du pays. C'était déjà un signe de la consistance interne et de la maturité politique de B.A. que de voir certains de ses meilleurs hommes délégués en cavaliers seuls dans des spécialisations aussi aventurées. On a voulu faire de lui depuis, pour les besoins de la cause, je ne sais quel héros écarlate. Ceux qui l'ont connu savent à quoi s'en tenir. Sa vie garde une émanation d'épopée spirituelle et je sais des hommes qui n'ont pleuré qu'une fois dans leur vie, en le portant en terre, sur les hauts lieux de Lamballe.

Par SOHIER on rejoint la race généreuse des militants populaires qui eurent le courage, presque toujours seuls et toujours sans moyens, d'attaquer de front les préjugés massifs implantés par l'école et le journal qui se dressaient comme une infranchissable muraille entre le peuple et Breiz Atato. En jetant les yeux sur une carte, j'en vois dans tous les cantons; leur héroïque et obscur dévouement mériterait une monographie. Qu'on me pardonne si je me limite à rappeler ceux d'entre eux que j'ai personnellement le mieux connus.

Un ROUZIC, à Rostrenen, un CREUSE, à Nantes, un CATHELLIOT à Rennes, un LE GARS, à Rosporden, un GUERNIC, à Scaer, un KERROUS à Pleudaniel, un GAIC, à Plessala, un GIVERN au Faouët, un LE PART à Rochefort, un JEHANNIN à Mordelles, un LE RESTE à Landerneau, un KERVELLA à Kemper, un CAPITAINE à Crozon, un LOYSANCE à Fougères, un AROT, un JEZEQUEL, un JOSSE à Paris. J'ai bien connu ce dernier, né sur les bords de la Seine de parents ploërmelais et dont la face colorée faisait revivre ses ancêtres paysans. Il ignorait ce que c'était qu'un tram ou le métro. Il traversait Paris à pied, de part en part, à longues enjambées de terrien, un gros parapluie roulé sous le bras. Son idée fixe était de reprendre racine au pays; il trouva un jour un emploi à Kemper; son séjour y fut mélancolique. Ses compagnons de pensions, tous bretonnants et tous entichés des modes de Paris, se gaussaient de JOSSE qui prétendait les convertir à l'idée bretonne, avec un accent parisien qui sentait Belleville à dix pas.

Ce fut André GEFFROY qui fit démarrer la propagande en pays Lanionnais. J'arrivais un jour pour prendre contact avec ce nouveau qui promettait. Un jeune garçon, grand et déluré, c'était lui, me présenta un groupe sympathiques garnements qui constituaient son équipe et qui déjà donnaient fort à faire à la force de police municipale. Il semble que le destin d'Andrew ait été de mettre toutes les polices de Bretagne sur les dents, particulièrement entre Morlaix et St-Brieuc, Tréguier et Carhaix. C'était son terrain où il devint légendaire. Il n'était pas un méfait dont eût à souffrir l'autorité française qu'on ne lui mit sur le dos. Il devait, quand la police crut venue l'heure de la vengeance, endurer jours et nuits aux chaînes dans l'attente de la mort, sans se départir de son sourire ironique et de sa confiance dans son étoile. On eut évidemment remarqué le monde en sa faveur s'il avait eu seulement une petite goutte de sang sémitique et quelques amitiés au P.C.

Louis DERRIEN fut peut-être le plus typique de nos militants populaires. Cheminot sur la ligne du tortillard de Guingamp à Carhaix, il arborait un sourire gouailleur sous une visière crasseuse et sortait

d'un bistrot pour entrer dans un autre. Mais c'était pour chercher ses frères et il arrivait seulement qu'il bût avec eux. Son apparition était saluée du cri de "Brreiz Atao". C'était le militant-né; la propagande était son obsession et comme il trouvait que Rennes n'allait ni assez vite, ni assez fort, il prenait constamment des initiatives, comme la création d'une feuille populaire "War-Zao" qu'il rédigeait et répandait lui-même avec l'aide de son groupe, tous ouvriers comme lui. C'était un "fauve humain" comme les aimait Emile MASSON qui sentait la Bretagne comme une nation prolétaire et rêvait de soulèvements derrière le drapeau rouge et l'oriflamme herminé cloués sur la même hampe. Mais chez lui il n'y avait pas de haine, seulement une énorme faim de vivre. Je me souviens d'un soir que je fus le voir pour un motif de service, je le trouvais dans une maisonnette exemplairement pauvre et se préparant à faire son diner, avec femme et enfants, d'une poêlée de coques et de pain sec. C'était son ordinaire et il ne s'en souciait pas.

Entre les chefs et les militants se situe la classe des responsables qui forme les cadres de tout parti. Nommer tous ceux qui furent l'armature du mouvement est impossible. Faire un choix, l'est tout autant. Contentons nous d'égrener quelques souvenirs.

Il y avait deux familles dans le bas-Léon qui avaient la fermeté des menhirs : les CHEVILLOTTE qui formaient la garnison de l'imprenable château de Kergoadès et, à Brélès, leurs cousins de PARCEVEAUX DE TRONJOLY. Ils militaient en bloc, hommes, femmes et enfants. Olier CHEVILLOTTE, mutilé et décoré de la guerre 14/18, était le plus ardent de tous. Jamais il ne manquait à l'appel. Je fus le voir dans sa forteresse un soir d'hiver et il m'hébergea dans une chambre d'ami, sise dans une tour d'angle, aux murs de 2 mètres d'épaisseur et où la lumière entrait par des fenêtres qui ressemblaient plutôt à des meurtrières. Je crus, en me mettant au lit, entrer dans un bain de glace. Ces terriens menaient rude existence.

Léon MILLARDET occupa, dans nos conseils, une place particulière. D'abord à Rennes, sa ville natale, puis à Guingamp où il fonda un commerce de pommes de terre de semence. C'était un homme dur, ignorant les nuances et souvent intraitable, mais un organisateur, un réaliste aux vues larges et parfois audacieuses. Il considérait volontiers nos problèmes sous l'angle du businessman et il ne s'arrêtait qu'aux faits. Il fut pendant des années, jusqu'à son départ pour l'Irlande, une des pierres angulaires de la maison. Là-bas il monta un journal interceltique que son obstination, sa patience et surtout ses sacrifices, maintinrent longtemps en vie.

Ronan CLEC'H, qui fut le treizin de la première douzaine, se sépara de B.A. dès 1931, parce qu'il était antifasciste et comme on dirait aujourd'hui : progressiste. Il combattait avec mordant les tendances germanophiles. Cependant, pendant l'occupation et surtout la libération, alors que toutes les portes de la résistance et de ses profits lui étaient ouvertes, il eut la force de rester propre et n'accepta jamais de se ranger contre ses anciens camarades défenseurs de la patrie bretonne à laquelle il restait fidèle. Qui oubliera cet extraordinaire propagandiste,

amusant et généreux, qui en quelques jours remplissait des carnets d'abonnements et gagnait toute la jeunesse d'une commune ?

Paul GAIGNET, cet autre Rennais entêté, n'ambitionnait, au milieu des sentimentaux qui l'entouraient, qu'à conserver la tête lucide. Quand tous se laissaient entraîner, GAIGNET glacial, disait non.

Et Patrick GUERIN, rapin et conspirateur, qui sculptait les chevrons d'avant-toit de la malouinière de Casteret, pour payer sa pension. Cela nous mène à parler des Fougerais qui furent une satanée bande et dont l'élément lourd était le propriétaire des chevrons sculptés de motifs celtiques, l'immortel Yves CASTERET. Ce fut probablement le seul Breton riche, à mettre à la disposition du mouvement ses revenus et ses voitures, ses maisons et surtout son cœur, avant tout son cœur. Mais les Donnocéens ne furent pas seuls à se distinguer. Paul DURIVAULT, ce Nantais blond comme un anglais, était artiste-peintre, décorateur, linguiste et orateur. Il me stupéfia la nuit où nous étions montés sur la Torgenn-Kador, suivi par le moutonnement d'une foule paysanne qu'on entendait plus qu'on ne la voyait. Quand le tantad lança ses flammes que le vent arrachait et jetait au ciel, on vit la mince silhouette de DURIVAULT dressée sur un ~~xxx~~ rocher. Il se mit à parler, lui francisant de la ville, dans un breton naturel et si dru qu'on aurait crû entendre un paysan du canton. Les stukas nous l'ont pris à Dunkerque. Il avait été précédé dans l'action à Nantes par Morvan LEBESQUE qui, pendant des années, mena entre Loire et Vilaine la vie héroïque du militant familial, couchant sur un banc quand lui manquait 10 frs pour un lit. Parti à Paris pour faire du journalisme alimentaire, il revint comme tant d'autres répondre présent en 40, quand on crût Marianne crevée pour de bon. Il fut le premier rédacteur en chef de "L'Heure Bretonne". Mais cet enthousiaste était un fiable, il eut peut de lendemains et s'éclipsa. Il doit souffrir aujourd'hui d'avoir à renier un passé qui est sa seule fierté.

À Kemper, Me Pierre LE COZ était un convaincu qui passait sa vie dans des milieux qui n'étaient pas les nôtres, mais était fidèle à toutes les réunions auxquelles il apportait sa nonchalance fouesnantaise. Son confrère LALOUE, du barreau de Brest, petit montagnard agile et moqueur, avait été maire du Huelgoat. Il prenait la parole en breton dans nos conférences. Fred MOYSE, qui au début de la guerre joua un rôle capital et, sous le consulat Delaportien dirigea le secteur de St-Nazaire, sa patrie, où il forma et sut maintenir en activité plus de cent militants, avait été le représentant de B.A. à Bruxelles pendant dix ans. Il fut le prototype du Breton de l'étranger, les "Auslandbretonen" comme nous disions en matière de plaisanterie. Sa demeure était un "office breton" qui sut faire connaître la Bretagne dans les pays-Bas et gagner la sympathie d'innombrables personnalités influentes. Ce violoniste impénitent faisait connaître Paul LADMIRAULT et Paul LE FLEM aux gens du nord, que nous aimions pour leurs œuvres et aussi parce que nous les savions des nôtres, surtout LADMIRAULT qui était nationaliste breton bien avant nous.

La musique, ou si l'on veut la musiquette, contribua à donner au mouvement son tonus. B.A. a grandi en chantant. Le chant fut notre première arme de propagande populaire, ren celtique à l'ouest, en pato à l'est. Nous chantions partout, dans les fêtes et dans les trains, sur les planches et sur les chemins. Et je crois que si quelques bonnes coutumes se sont perdues, comme de garder son chapeau vissé sur la tête quand passe un drapeau qui usurpe la place du hôte, celle de chanter n'a fait que s'étendre. Puis vint l'ère du bibiou. Aujourd'hui que les bagadou fourmillent dans la péninsule, on se représente mal quel prophète fut Doric LE VOYER. Les derniers sonneurs s'en allaient, ivrognes et cacochymes; c'était une déroute sous les ricannements d'un public qui avait préféré l'accordéon et le jazz aux piallements de la vèse. Quand Doric parut, jeune, beau, élégant dans son costume noir de haut-vannetais, arborant la somptueuse cornemuse aux trois bourdons, il fut le porteur de la bonne nouvelle. Il laissait derrière lui un sillage d'émerveillement, Lazare était sorti du tombeau. Par contre, la mode du costume ne se releva pas parmi les militants. Nous tenions trop à ce qu'on nous prenne au sérieux pour risquer d'être pris pour des travestis. Mais le cabotinisme a la vie dure et l'on continua longtemps à voir des Bretons arborer de rutilants chupennou qui n'entendaient pas un traître mot de leur propre langue.

BARBICHETTE, sincère comme le sont tous les Bretons, continua en pleine ère Breiz Atao, les mascarades de 1900. Il débarquait de Paris avec le costume de Quimperlé dont il se disait natif, n'ayant fait au modernisme que la concession des culottes bouffantes et encore pas toujours. Louis BEAUFRERE, pour lui rendre son identité, aimait la Bretagne à sa manière. Il rendit service à sa manière en dirigeant le journal des Bretons de Paris et en fournissant aux brocards et aux caricatures des nationalistes une inépuisable source d'inspiration. Il était de toutes les fêtes, affairé et ahuri, vitupérant contre les jeunes imbéciles - c'était nous - trimballant par devant une énorme caméra à soufflet et par derrière un papier que quelque plaisantin lui avait accroché dans le dos et où l'on pouvait lire "vendu", ce qui était une méchanceté.

Les artistes furent toujours nombreux dans la maison. S'il est vrai que Breiz Atao a pris forme à Paris, c'est dans l'atelier de Jeanne MALIVEL que le phénomène s'est produit. C'était le point de ralliement, où sous la présidence de cette petite femme ardente au regard de nonne, SAIG AR GO et O.M. traçaient des plans. MALIVEL restait aussi étrangère à la ville lumière que si elle n'avait pas quitté son Loudéac natal. Elle s'était vouée à la renaissance du vitail et de la gravure sur bois dans le cadre de la renaissance bretonne tout court. Pour elle, l'une n'allait pas sans l'autre. Elle était si pure qu'il nous aurait semblé sacrilège de la regarder comme une femme. Nous savions qu'il y avait des Bretons à Paris, mais nous ne savions pas où. Chacun de nous partait à la chasse et nous ramenions notre Breton chez MALIVEL. C'était tantôt un écolier, tantôt un soldat ou un employé de métro. Nous firent nos premières armes en tentant par tous les moyens de convaincre nos hôtes d'un soir et ce fut, en effet, peut-être là que commencèrent à se profiler la doctrine et les méthodes d'action bretonnes. Un des piliers de ce qui fut la première section du parti, était R.Y. CRESTON, le fougueux briéron qui voulait à toute force nous faire partager sa haine des

sieurs MEHEUT et LEMORDANT, dénommés par lui pontifs et profiteurs. Il cherchait à percer. Il ne faut pas demander aux artistes purs et pas plus au "béluga" qu'aux autres de la suite dans les idées. Mais je crois bien que personne ne songerait à mettre en doute les sentiments bretons de CRESTON, malgré ses inoubliables variations. Il resta toujours fidèle à la Bretagne, comme à son inséparable ami YOUENN et il restera pour nous l'extraordinaire animateur du mouvement artistique de sentiment breton, des Seiz Breur, dont MALIVEL avait eu l'idée et qui lui survécut.

L'aristocratie, qui avait été l'âme de la résistance bretonne sous l'ancien régime, se montra, en règle générale, indifférente à nos efforts. De rares exceptions confirmèrent la règle. Dans les premières années 20, Guy de FRESLON, dont l'ancêtre avait été président de la Noblesse aux Etats de Bretagne, vida force bolées entantre roturière compagnie. L'idée de rendre à l'ancien duché ses titres de nation lui semblait naturelle et de bon aloi. Ronan de FREMINVILLE, qui descendait en droite ligne du chevalier, monta avec MORDREL les Etudiants Bretons de Paris. Il mit souvent, avec indépendance, sa plume au service de l'idée, c'est-à-dire un talent, une fougue et surtout une puissance de travail qu'on trouve rarement réunies dans le même homme. Cela nous consolait de voir un authentique Hersart de la VILLEMARQUE nous tourner le dos pour militer dans les Jeunesses Patriotes Rennaises !

Notre ambition, celle de DEB surtout, resta longtemps de gagner l'adhésion des notables. Jeunes, désargentés, nous ressentions le besoin de répondants. Marcel GUIEYSSE, au nom respecté dans le pays, fut l'un des premiers "notables" qui osa rompre les préjugés bourgeois en adhérant, peu avant 1930, au parti des hors-la-loi et des parias. La mauvaise foi française fit de ce huguenot intransigeant et de cet obstiné modéré, un extrémiste qui présida la fraction séparatiste en 1944, qu'elles qu'aient pu être par la suite pour lui les conséquences de ce geste. Comparu presque aveugle devant la cour d'Injustice, il ne céda pas un pouce de ses convictions et il accusa au lieu de demander pardon.

Marcel PLANIOL, fils du grand juriste et lui-même professeur de droit, fut une recrue des dernières années. Sa violente passion monarchiste se mua en une sorte de culte du chef prédestiné au goût du jour, dont bénéficia Francis DEBAUVAIS. Il fit de lui-même, dans sa ferveur, le barde de la tribu et le griot du chef, jusqu'au jour où son idole lui joua un tour amer. PLANIOL, tombé de haut, fit amende honorable et, dans la discrétion de sa confusion, brula sans vergogne ce qu'il avait adoré.

Tous les notables, cependant, ne se risquaient pas. Le parti eut parmi eux ses adhérents secrets, comme le Dr FOUGERES, qui nous soignait gratuitement et se targuait, entre quat'yeux, d'avoir été à St-Martin l'inspirateur de MARCHAL dans la voie du séparatisme, ou encore Guillaume LAZOU, administrateur maritime du quartier du Guilvinec, qui écrivait nos chroniques de la pêche et qui représentait le type assez rare du Trégorrois mystique et passionné.

Les dissidents ont été un des éléments les plus vivants et les plus pittoresques de notre mouvement. Jamais d'accord et toujours prêts à répondre à l'appel, ils constituaient une sorte d'opposition interne, somme toute fructueuse.

Théophile JEUSSET, ce passionné ombrageux, était un personnage de Dostoïewski. Prompt à porter aux nues, prompt à traîner dans la fange, me condamnait un jour comme opportuniste et dégonflé, et me condamnait le lendemain comme séparatiste à courte vue, quand l'eût touché la grâce d'une conversion monarchiste. Chevalier des causes désespérées, la nôtre sans doute lui parut souvent trop confortable. Mais à travers toutes ses métamorphoses, il resta un Celte typique, un vaillant. Il sut, simple ouvrier peintre, se donner une culture celtique d'une érudition éprouvée.

Raphael TULLOU, Raffic pour les dames, passait son temps à créer des mouvements. On ne compte pas les feuilles qu'il imprima ou ronéotipa, le révélant comme chef, comme "pennrener" de quelque chose. On avait fini, en pays gallo, par le surnommer le "Pinpin". Sa naïveté était de la pureté; il serait futile de nier qu'il était inspiré. Rien ne lui semblait impossible, qu'il s'agisse de détrôner l'église romaine au profit du culte druidique ou de faire du vin avec les vignes de son jardin de Mor-delles. Son atelier d'ébénisterie était un lieu étrange; on y faisait de tout, même des meubles. Pendant la guerre, de mauvais plaisants lui firent croire à l'existence d'un duc de Rohan, de la branche autrichienne, commandant une unité de la Waffen SS en Yougoslavie et qui aurait été disposé à s'asseoir sur le trône de François II. Raffic entreprit incontinent une énorme correspondance pour créer un référendum. La plaisanterie dura des mois.

0

0 0

Un autre, qui comme SOHIER, s'était spécialisé, fut Roparz HEMON qui devait continuer la tradition de nos grands solitaires. Ce n'était pas un esprit politique et c'est sans doute pour cela que sa "politique" à l'intérieur du mouvement linguistique ne fut pas exempte de faux-pas. Si curieux que cela puisse paraître, ce n'était guère non plus un linguiste : il prit le breton comme VALLEE le lui livra et chercha seulement à faire oeuvre littéraire. Ce fut un grand artiste, bizarre et solitaire, lançant des ruades déconcertantes et trouvant son plaisir à cela. Il s'enferma dans Gwalarn comme un chevalier dans la tour du guet, renonçant à toute projection extérieure de sa personne qui ne fut pas un papier noirci de vocables bretons. Comme VALERY, il était mathématicien et fit de son breton un instrument sec et précis qui plut aux francisants et qui hérissa les vrais bretonnants.

Il organisa l'action linguistique sur les lignes d'un schéma glacial et au prix d'un travail surhumain, régulier comme celui d'une machine. Il fut suivi et admiré, mais non aimé par ceux qui le suivaient, car il avait banni de sa vie les amours auxquels nous cédon's tous. Cet égo-centrisme devait, malgré la valeur de son oeuvre extraordinaire, l'entourer de résistances dont l'économie aurait pu être faite. Je vois en lui une des premières intelligences de notre génération, une culture sans paille, une aptitude au travail organisé et planifié qu'on ne rencontre

jamais au même degré en Bretagne et un orgueil sans mesure qui l'a rendu inaccessible au découragement, aussi bien qu'à l'opinion d'autrui. Quand une bombe alliée, tombant sur son cabinet à Brest, détruisit le dictionnaire breton-français qu'il venait d'achever, il acheta le lendemain des fiches neuves pour le recommencer. Sans lui, c'est évident, la situation du breton aujourd'hui serait tout autre.

Un autre franc-tireur fut Célestin LAINE. Il faut des hommes seuls avec eux-mêmes pour entreprendre certaines choses. Il faut des esprits comme le sien, dont on a dit qu'il "netourne pas rond" pour oser le geste nécessaire, quand le sens commun s'est unanimement prononcé contre lui. Au demeurant, il a eu son système, qui ne consistait pas seulement à dormir le jour et à travailler la nuit, à changer le calendrier et à inventer une façon celtique de poser le pied en marchant. Il a importé chez nous la mystique du service rendu inconditionnellement au chef et il a donné à l'idée bretonne la force du fanatisme religieux. Il n'a rien su fonder de durable parce qu'il a mêlé l'erreur à la vérité, mais il a laissé un précédent instructif. Il a voulu faire marcher les bras au détriment des langues, mais a méconnu la souveraineté imprescriptible de l'intelligence. L'idiotie ne mène à rien. Ce prussien d'élection a été un anarchiste pur. Son passage au comité-directeur du parti, peu avant la guerre, sa corrosive présence derrière le paravent du cabinet delaportien pendant la guerre, se sont soldés par des ravages. La manière dont il a accepté que soit employée l'Unité PERROT et la façon dont il l'a dirigée, sont, à proprement parler, inconcevables. Il n'a pas compris que l'affirmation de sa personnalité est une chose et l'art de la politique une autre. Peu d'hommes sont aussi peu représentatifs de B.A., dont il a pourtant utilisé le titre pour faire paraître ses élucubrations. On pourrait intituler sa chronique : "de l'inconvénient de se croire l'élu du Seigneur et de mélanger les enseignements de Zarathustra avec ceux du nationalisme breton". Retenons la vraie leçon qu'il nous lègue : il n'y a pas de meilleur moyen de couler un mouvement que de s'en servir pour réaliser des vues personnelles.

Hervé LE HELLOCO qui l'avait longtemps suivi comme son ombre, avait fini par se détacher de lui. Pendant la guerre, cet homme réservé et doux, mais à l'âme bien trempée, fit de la littérature. Il avait compris. Tout n'a pas été dit sur son compte.

Parmi la nouvelle portée de "jeunes" amenée par les années 30, les Frères DELAPORTE étaient appelés à jouer un rôle. Bourgeois comme on peut l'être dans un chef-lieu de canton quand on est fils Robin. Le style de B.A. ne pouvait pas leur convenir longtemps. Quand en 1937, la cuisine commença à sentir le brûlé, ils firent une retraite stratégique. Ils devaient réapparaître avec les beaux jours. Raymond, l'aîné, avait été conçu par le Tout Puissant pour être Inspecteur des cours de breton de son diocèse jusqu'à la fin de ses jours, et c'est ce qu'il serait resté sans la très-secrète, mais bien connue, volonté de puissance de son cadet. Il était à sa place dans une classe, à morigéner maître et élèves et à discuter sans fin du bien-fondé d'un M. Organiser avec ordre et méthode, appliquer des règles étroites, travailler tard sous la lampe, c'était l'homme. Bretagne seulement, brezhoneg hebken, c'était son terrain, sur lequel il a rendu et aurait continué à rendre de grands ser-

vices. Pourquoi n'a-t-il pas compris que là était son bonheur et sa fonction naturelle et s'est-il laissé draguer vers le fauteuil rouge ? Quand la moindre initiative torture et la moindre critique désole, quand la moindre opposition est interprétée comme une trahison et la moindre concurrence fait perdre la tête, on n'est pas fait pour être un chef politique. Raymond DELAPORTE a été une erreur d'aiguillage. Quant à Yves, qui signalait Yves DOUGUET, il suffit de l'avoir vu à l'oeuvre pour ne plus douter que le vieux FOUCHE était un authentique breton. Mais FOUCHE lui, avait quelque chose dans le ventre; il savait prendre ses responsabilités et tenir tête à l'orage.

Il faut un peu revenir en arrière pour assister à l'entrée en scène d'une autre espèce de militants. Vers 1935, se produisit une nouvelle bouture du régionalisme qui se développa parallèlement à B.A. sans se confondre avec lui, l'A.B.E.S.

Yann FOUERE. Le régionalisme était mort de l'absentéisme des jeunes que B.A. et sa variante catholique du Bleun-Brug avaient aspirés comme avec une pompe. Pourtant cet avènement était inévitable, car une jeunesse bretonne ennemie des aventures, d'un recrutement nettement plus bourgeois, s'était rencontrée et ne disposait d'aucun moyen d'expression. Elle ne sympathisait plus avec l'esprit et les méthodes de sociétés vieillies, mais elle avait été frappée du vide qui s'était produit entre le grand public et le mouvement nationaliste parti en flèche. Elle aspira à le combler. L'A.B.E.S. fut FOUERE comme Gwalarn fut HEMON. Par son référendum d'avant-guerre auprès des communes en faveur de l'enseignement du breton, par ses réalisations journalistiques ultérieures, FOUERE se révéla un réalisateur de grande classe. Par son adresse à ne s'enfermer dans aucune formule, à ne heurter de front aucun préjugé et à ne fermer aucune porte, il est essentiellement un homme politique. Il a su prévoir, il n'a hésité à prendre ni responsabilités ni initiatives. Il estimait sa position inattaquable et la défendait à visage découvert envers et contre tous. Il était paradoxal mais vrai, de trouver chez lui pendant l'occupation une attitude plus virile et plus combative que chez les chefs du P.N.B.-croupion, qui était situé théoriquement en avant de lui. Il est de ceux qui conservent un avenir politique intact.

Une image du mouvement ne serait pas complète sans quelques croquis de sympathisants. Les sympathisants formèrent un halo imprécis autour du parti et contribuèrent beaucoup à faire rayonner nos idées, souvent même sans qu'ils s'en rendissent compte. Le bon poète Marc-Adolphe GUEGAN, qui avait des mouchoirs de dentelles et faisait réciter ses poèmes par Roger GAILLARD, fut presque un fidèle. HERLAND, de Kemper avait introduit Breiz-Atao à la Khagne, mais sans réussir à intéresser le morbihannais NIZAN. Perdriél-VAYSSIERE, l'avocat rennais, engagé jusqu'au cou dans les jeunesses patriotes, était fier de sa mère poétesse de la Bretagne et nourrissait un faible pour l'idée bretonne dont il se fit, jusque dans la Revue des Deux-Mondes, l'avocat documenté et probe. Le Dr LE FLAMAN, de Landerneau, avait connu Bleimor; il nous reprochait de ne pas discerner la source du mal. Il est tout entier dans son livre sur les Sociétés de Pensée en Bretagne à la veille de la Révolution. CAVELLAT, qui ne reprochait à Breiz Atao, quand il était juge à Kemper et s'était lié d'amitié avec O/M. que d'être trop intelligent, révéla de

lui-même un autre aspect quand il présida la cour d'Injustice de Rennes. Le fougueux Jean LIVINEC, morlaisien comme le précédent, avait comme étudiant décroché des enseignes avec Marchal et avait figuré au congrès historique de Rospenden. Procureur pendant la guerre, à Nantes, il était entre le ziste et le zeste. L'architecte HELLAR, le créateur du musée breton et de la maison de Jacques CARTIER et qui était St-Malo fait homme, ne cachait à personne où était son coeur et la libération ne le rata pas. COUTAN, l'architecte de la ville de Nantes, dont le génie fut compris par les petits bourgeois de la ville comme dérangement cérébral, cet homme qui aurait pu être une gloire mondiale s'il avait trouvé un état breton pour lui donner sa chance, lisait B.A.

Le romancier Florian LE ROY, tout reporter de l'Ouest-Eclair qu'il fut, n'hésita pas à envoyer à Stur une lettre ouverte d'adhésion qui, quelques années plus tard, devait lui coûter cher. Ce magnifique gars d'Erquy, à la trogne de Viking et à la cravate de rapin, fut un trait d'union vivant entre tous ceux de notre génération. Il aimait trop la vie dans ses aspects les plus divers pour s'enfermer dans une classification ou pour prononcer des exclusives. Son fameux sourire tordu sur le visage, la main largement ouverte, il allait à tout le monde, bons et méchants, fins et bêtes, la canne balançant au pli du bras. Il ne daigna jamais se solidariser contre nous avec les mercenaires et les provocateurs qui étaient les enfants chéris de la maison et dont le sinistre Jehan de PONTOISE reste le type achevé. Lui non plus, on ne pouvait pas l'épargner.

Louis MARTIN-CHAUFFIER, se souvint qu'il était de Vannes: quand il vint nous applaudir au congrès de Chateaulin en 1928, en compagnie d'un Pierre BOSC réservé. Un mariage qui l'allia à toutes les tribus d'Israel, le livra en même temps au culte de l'Humanité, exclusif de celui de la Bretagne.

Maître JAIGU était à Rennes le conseil de B.A., depuis l'année 1922 qui déjà nous avait menacé d'un complot contre la sûreté de l'état. Jeune il avait monté en course, remporté moult trophées, enlevé quelques belles et calotté quelques grincheux. Ce bagarreur était un opportuniste et quand il tâta de la politique, ce ne fut pas sous une étiquette bretonne. Mais il y avait en lui quelque chose d'inflexible. Quand il nous défendait à la barre, ce n'était plus l'avocat, c'était le vieux patriote Breton qui bataillait pour son vieux pays.

James BOUILLE, lui, était carrément des nôtres. Né à Guingamp de parents parisiens, il était plus trégorrois que les trégorrois et ignorait congénitalement le complexe d'infériorité. Etudiant aux Beaux-Arts de Paris, déjà en 1914, il y revint en 1918, avec un gilet glazie et des sabots de bois. Mais personne ne riait de lui, car il avait de la patte et déclarait hautement son dédain des "Français" qu'il considérait définitivement comme une race finie. C'était, au dehors, un paysan du Danube, au dedans un artiste puissant qui fut l'un des artisans de la renaissance de l'architecture bretonne. Il faisait volontiers cavalier seul, ayant bien avant B.A. dépassé le régionalisme. Il nous rejoignit quand il lui eut semblé que nous avions pris la bonne route. Il prit la parole avec EVEN, SOHIER et MORDREL, à la première réunion publique du

mouvement, ce qui est une référence. Son mariage l'orienta vers les milieux catholiques et le courant le porte, après CORNIC et DIEULEVEUL à la présidence des Bleun-Brug où il précéda Raymond DELAPORTE. Il n'était pas populaire, n'étant pas inviteur; mais il était courageux, nos ennemis ne s'y trompèrent pas. Il n'a pas survécu au camp de concentration.

Il faudrait une page plus sombre pour parler de Francis GOURVIL qui, à lui seul, pour notre honneur, forme une catégorie : celle des traîtres et des renégats. Il fut le parrain de notre premier groupement en 1919, l'UNVANIEZ IAOUANKIS BREIZ, auquel il fit don des insignes que nous portions au revers. Pendant quinze ans il prit la parole et chanta dans nos réunions et participa à nos conseils de cadres. Qui ne se souvient de sa harangue sur le Menez Hom en 28, de la grande affiche-programme bilingue, dont il avait rédigé le texte breton, ou de ses articles de Stur ? Il réalisait assez bien le type du barde politique, sur le même plan qu'EVERN ou HERRIEU. Nous étions sûrs de lui; nous nous trompions. Sorti d'une échoppe de tailleur où l'avait fait échouer une patte trop courte, il avait souffert du discrédit qui s'attache en Bretagne à la profession des malingres et des estropiés. Je suppose qu'il avait toujours nourri dans son sein une envie malsaine de se venger de l'humanité. Peu avant la guerre, l'Ouest-Eclair se l'assura en le nommant son représentant à Morlaix. En 40, il choisit la neutralité, comme MOCAER ce qui était son droit. Mais il ne s'arrêta pas là. Il passa dans le camp de l'I.S., où il rejoignit son complice le gallois Ambrose BEBB et entra dans la bande des ennemis jurés de l'idée bretonne, les GOAZIOU, les WAQUET. Il remplit les fonctions de secrétaire du Comité de Libération du Finistère qui a sur les mains le sang des KERHOAS, des BRICIER, des PERROT. C'est lui, qui en 44, dirigea la chasse aux patriotes bretons ses anciens camarades, pour les livrer au bagne ou au poteau.

Ouvrons la fenêtre et terminons sur une note plus divertissante

Le dynamisme de l'idée bretonne qui fut particulièrement fessant autour des années 20, attira quelques brillants nouveaux venus qui ne doutaient de rien. Guy CROIZE fut une de ces apparitions météoriques. Il avait quitté jeune son pays pourlet et tenté sa chance aux Amériques. Il en était revenu plein d'usage et d'argent, pour monter à Paris une grande boîte de diagnostic combiné, dans la formule américaine, comme il aurait, je crois, monté n'importe quoi, pourvu que ça ronfle. Il nous arriva un jour à Quimper, flanqué d'une sensationnelle maîtresse aux yeux verts, brune comme les Mille et Une nuits et qu'on chuchotait dans une persane à cause des bijoux mauresques qui lui pendaient aux oreilles. C'était une excellente fille, galloise de Redon. CROIZE tenait ses assises au Bretagne. Les sceaux à champagne qui trônaient sur sa table faisaient surgir du sol une cour d'admirateurs. Homme d'action, né pour "exploiter" les situations, il était indigné de voir le peu de parti qui était tiré de la Bretagne en général et de la beauté bretonne en particulier. Il déroulait de vastes projets, sentant son pays natal comme un spectacle qu'il voulait porter sur le "plateau". Car il avait roulé sa bosse dans le monde des théâtres et se disait roi de la Place Blanche. Il lança une feuille "La Bretagne Ardente", ardente, en effet, mais peu substantielle. Il recherchait la popularité et, comme tout candidat aux

élections législatives qui se respecte, se disait fils de sabotier. Il n'aurait pas tenu la scène longtemps, même si l'Ankou l'avait épargné. Il était de ceux qui, saisis par un brusque enthousiasme et trop novices en la matière, ignorent quelles lentes préparations exigent les réalisations d'action bretonne. A cette époque lointaine d'ailleurs, celui qui rêvait d'être le barnum de la Bretagne, ne disposait d'aucun élément au point. De brillants amateurs comme lui ont rêvé de pouvoir dire : veni, vidi, vici ! Ils n'ont laissé qu'un fugitif souvenir. Leur importance n'aura pas été celle qu'ils se sont imaginée; elle aura été de symboliser une époque où les espoirs étaient si grands, les possibilités semblaient si vastes, que la Bretagne paraissait pour la première fois un champ d'action ouvert au talent et à l'ambition. Mais ces fleurs éphémères ne pouvaient pousser que dans le terrain si laborieusement labouré par B.A. et leur apprition prouve à quel point ce travail, en apparence si ingrat, avait remué les consciences et fait bondir les imaginations.

Parmi les compatriotes que j'ai cités, la moitié ne sont plus de ce monde et plusieurs ont été assassinés par les ennemis de la liberté bretonne. Nous qui avons la chance d'être passés indemnes, au prix de quelques plumes, à travers la tourmente, ne devons pas oublier ceux qui sont tombés pour que nous puissions passer. Je veux parler au moins de deux d'entre eux que j'ai particulièrement ~~connus~~ bien connus.

Yann BRICLER, avait été le compagnon de classe de Marchal à l'institution St-Martin de Rennes. C'était le cousin germain d'Olier MORDREL, dont il resta toute sa vie l'alter-ego. Le sentiment breton, chez lui, était inné et remontait, exclusif et débordant, à ses plus jeunes années. Il fut de 1919 à la fin de toutes les aventures de B.A., comme participant, conseiller ou dirigeant. On l'a vu dans tous les rôles, parce qu'on pouvait tout lui demander : écrivant dans le journal les premières études économiques, faisant une tournée de conférences en Galles, préparant, comme secrétaire-général, le congrès de Rosporden, sauvant l'imprimerie du plouf par un lourd sacrifice d'argent, suppléant un orateur défaillant dans une réunion publique, ou se jetant tête baissée dans une bagarre. Rien ne l'étonnait, rien ne lui faisait peur. Il fut probablement l'un des hommes les plus sûrs du mouvement et l'un des plus braves. Quand il eut entrepris de démasquer dans le Finistère, les rouages de la conspiration anti-bretonne, il se savait en danger, mais il dédaigna de s'armer. C'était donner le feu vert aux assassins. Il fut l'un de nos premiers martyrs et la scène de son enterrement à Quimper, où l'on vit ricaner un peuple trompé au passage du corps de celui qui était mort pour lui, laisse un souvenir hallucinant à ceux qui étaient présents.

Et puisqu'il est question de bravoure, je ne puis me dispenser de rappeler le souvenir de Guy VISSAULT de COETLOGON. Son nom symbolise assez bien ce type de jeune militant du parti qui représentait un stade supplémentaire dans sa croissance. Ils vinrent à maturité dans les deux ou trois années qui précédèrent la guerre. A leur âge nous étions passionnés d'idées. Chez eux les idées étaient créées depuis longtemps et faites chair; ce qui les intéressait c'est la décision. Wenn-ha-Du, bien plus que B.A. était leur école. Leur terrain c'était l'action directe. Il était fatal que saisis dans les mâchoires d'une empoignade internationale, ces garçons là prennent du service quelque part et, naturellement, contre l'unique ennemi qu'ils connaissaient. Guy était, comme tous les

barroudeurs, un peu fou, mais c'était un croyant, encore une de ces "têtes de cochon" dont la Haute-Bretagne semble avoir la spécialité et qui aurait été capable de continuer le combat tout seul, même si tous les autres s'étaient retirés. Il parlait haut son savoureux patois rennais jusque dans les bars de Montmartre. En lui revivait notre vieille aristocratie indomptable, dont l'espèce s'est faite si rare. Son panache ne l'a quitté ni devant le tribunal, ni devant le peloton d'exécution. Aucun homme n'est mort pour la Bretagne d'une manière plus éclatante que ce sanglier de combat.

Ai-je omis des figures marquantes ? Oui, beaucoup (je m'en excuse, mais j'ai déjà dépassé les limites qui m'étaient fixées). Du moins auront-elles gagné de ne pas être égratignées. Mais je m'aperçois d'une omission, je n'ai pas parlé des femmes. Le sujet était délicat; presque toutes furent le reflet d'un homme et certaines furent encombrantes. Je ne voudrais pas manquer de galanterie. Mais il y en eut d'admirables et d'intéressantes et je dois citer au moins quelques unes d'entre elles.

Denise GUIEVESSE, sous le harnois depuis les années 20, soldat intrépide qui collectionnerait toutes les médailles et toutes les brisques si nous avions les nôtres. Anna YOUINOU, épouse de Deb, qui lança aux policiers éberlués, venus perquisitionner chez elle, cette apostrophe historique : "la France vous paie, la France nous tue". MEAVENN, qui connut la célébrité en 1932, ayant été lancée par un journaliste comme "La Vierge Rouge" inspiratrice du terrorisme et qui était plus simplement une fille brillante, moins douée pour les conspirations que pour les lettres. Joanne du GU'RNAY, qui était de la race de ces anciennes châtelaines qui cachaient les chouans et les curés réfractaires, et qui, elle aussi, est tombée comme un soldat.

Il fut, paraît-il, un temps où les militants bretons devaient d'abord lutter contre leurs épouses. Il n'en était plus ainsi déjà dans nos débuts. Nos femmes, même quand elles n'ont pas milité, nous ont aidés de toutes leurs forces. Et je suis de ceux qui préféraient savoir la mienne à la maison s'occupant des enfants et préparant le souper, qu'à courir les routes pour distribuer les tracts.

En résumé, quelle impression d'ensemble donne le tableau des hommes du mouvement de 1918 à 1944 ? Il semble que par rapport à l'avant-guerre, le recrutement ait nettement glissé des campagnes vers les villes, avec toutes les conséquences que cela entraîne. Le niveau social ne s'est pas tellement modifié, le mouvement reste "peuple" dans son ensemble et la classe riche s'en tient résolument acartée. Mais le niveau culturel est monté d'un bond. En outre, s'il est un trait de nos gens qui n'a pas changé, c'est la propension du Breton à s'identifier avec une oeuvre, à en faire sa chose, advienne que pourra.

Des médiocres vaniteux qui auraient tout juste rempli à satis-

faction des rôles d'exécutants, ont toujours rejeté les cadres qui s'offraient, pour faire d'eux-mêmes les "Pennrener" de quelque chose, fut-ce d'un groupe de trois camarades d'enfance ou de café. Le travail de l'équipe MORDRELL-DEBAUVAIS de 1922 à 1932 principalement, puis celui de l'équipe élargie jusqu'en 37/38, furent des espèces de prodiges, pour qui connaît notre pays, dont on a vu les effets considérables, qui durent encore. Car c'est en groupe, en ordre et dans la discipline que l'on construit. Quand l'unité d'action est réalisée, elle est immédiatement en but à de féroces efforts destructeurs de la part de l'un ou de l'autre qui crève d'ambition ou se croit le seul détenteur de la vérité et auquel rien n'importe que le triomphe de sa marotte ou de son clan. C'est-à-dire que le génie politique breton, comme celui de chaque peuple, a ses côtés faibles, en face de ses côtés forts.

Nous disposons aujourd'hui d'assez d'expérience et d'enseignements pour en tirer des principes de conduits et une sorte d'éthique de l'action bretonne. Retenons encore ce fait réconfortant qu'au dessus des masses inertes, ce sont des caractères qui ont tout fait chez nous, à tous les échelons, qu'il y en eût à foison et de formidables.

Nous avons le droit, après tout, d'être fiers de la Bretagne et du mouvement breton, dont l'étonnante pureté a été et reste un phénomène unique et déroutant au coeur de notre triste époque.

Jean LA PENNELAIS.

Récife, 15-10-1953.-